

Le Marchand de Paris

Le Marchand de Paris

Le Marchand de Paris

« Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez. »

Bajazet

Le Marchand de Paris

Chapitre I

Le rouge

Le Marchand de Paris

*« There is sweet music here that softer falls
Than petals from blown roses on the grass,
Or night-dews on still waters between walls
Of shadowy granite, in a gleaming pass;
Music that gentlier on the spirit lies,
Than tir'd eyelids upon tir'd eyes;
Music that brings sweet sleep down from the blissful skies.
Here are cool mosses deep,
And thro' the moss the ivies creep,
And in the stream the long-leaved flowers weep,
And from the craggy ledge the poppy hangs in sleep. »*
Tennyson¹

¹ *Les Mangeurs de Lotus*, Lord Alfred Tennyson, 1832

« Quand je me tiens renfrognée dans un coin et que maman me demande... mais peut-être que je me tiens ainsi ostensiblement pour qu'elle le remarque et qu'elle pose la question... « Qu'est ce que tu as encore ? Pourquoi est-ce que tu ne joues pas ? Pourquoi ne lis-tu pas ?... » je lui réponds seulement... et c'est quand même un soulagement : « j'ai mes idées »².

Je ne comprends pas la plupart de ces pages. Elles sont indéchiffrables, illisibles. Comme si le livre ne tenait pas à être lu, comme si l'auteur -Nathalie Sarraute, en l'occurrence- ne tenait pas à ce qu'on pénètre dans l'intimité de son esprit. J'aime lire. Mais je n'aime pas, ou pas trop, du moins, son oeuvre à elle. Elle piétine, je trouve, le long des mots.

Je repose donc *Enfance* sur ma table de nuit, après avoir corné la page un peu brusquement, frustré. Je n'aime pas les livres qui se donnent du mal pour résister au lecteur. Et encore plus ceux qui résistent sans mal sans avoir même livré bataille. De toute façon, on ne nous dira rien, au collège, si on a pas compris ce livre, je dis bien ce livre en particulier. Ce n'est pas comme Hugo, ou Bajazet, avec lesquels j'ai moins de mal. Je les aime bien, je crois. Ils se battent, bien sûr. Ah ça ! Ils se battent. Mais une fois que le sens est saisi, il ne s'échappe plus jamais.

-Alexandre ? Souffle une voix, par delà la porte.

Je me lève et m'approche en direction de la source.

-Quoi ?

Mon père ouvre la porte précipitamment tout en prenant soin de faire le moins de bruit possible.

-J'ai commandé un gâteau chez le boulanger, au coin de la rue, pour l'anniversaire de ta mère.

J'écarquille les yeux, stupéfait de voir mon père si attentionné envers ma mère. Bon, en règle générale, ils montrent l'affection qu'ils ont l'un pour l'autre. Soit. Mais ils n'empêche que leurs disputes (trop ?) fréquentes m'ont quelque part persuadé qu'ils ne s'aimaient plus. Haussant

² *Enfance*, Nathalie Sarraute, 1983.

les épaules, et quelque peu déconcerté je l'admets, je demande à l'homme au crâne dégarni qui est mon père ce que j'ai à voir là dedans.

-C'est une surprise, souffle-t-il en surveillant le moindre bruit en provenance de la porte. J'aimerais que tu ailles le chercher. Je prétexterai que je t'envoie chercher du pain. C'est d'accord ?

J'opine du chef. Je ne vois pas pourquoi je dirais non, après tout. J'ai hâte de voir sa réaction. Depuis qu'on a déménagé à Paris, il y a deux ans, on n'a pas vraiment célébré quoi que ce soit, si bien que cela a renforcé l'idée d'un divorce imminent, hypothèse que j'ai résolument forcé mon esprit à accepter.

Cependant, aujourd'hui, Maman fête ses quarante ans, et comme grand-père le disait avant de mourir il y a quelques mois : « *les dizaines, ça se fête !* ».

Mission accomplie pour mon père, qui se sauve aussitôt que je lui confirme ma capitulation. J'irai chercher le gâteau. Je n'aime pas particulièrement les surprises, à vrai dire. En fait, je déteste ça. Je ne sais pas pourquoi, je crois que ça a toujours fait partie de moi. Ne pas savoir à quoi s'attendre, risquer de mal réagir, blesser un proche... Non, ce n'est décidément pas pour moi.

Je crois que la relation tumultueuse de mes parents a aussi eu un impact sur mon dégoût pour les surprises. A chacun de mes anniversaires, ils ne parviennent pas à se mettre d'accord sur les personnes à inviter, la taille et la forme des verres, des couverts, le goût et l'intensité des chocolats, la saveur du gâteau, le choix parmi les cadeaux, ou encore sur la couleur des rideaux de la salle : une véritable catastrophe. Il agissent souvent comme des enfants à qui l'on aurait tout cédé. Mon père ayant fait des études dans l'informatique avant de se tourner vers le graphisme, ma mère a toujours critiqué son aversion pour les carrelages gris ou les rideaux à pois, qu'il juge d'une « repoussante laideur ». Quand mes parents se disputent à ce sujet, je songe vivement à les faire consulter. Quiconque a de tels agissements à respectivement quarante et quarante deux ans mérite une enquête approfondie. Je crois que le fait qu'ils aient mené à bien mon éducation relève plus du miracle que de leur suivi du guide des bonnes manières.

Peu importe. Le massacre des surprises n'égale en rien les joyeux moments durant lesquels ils m'obligeaient à aller en course avec eux chaque samedi avant que je ne manque de tomber dans les pommes après avoir passé quatre heures au rayon plantes vertes de Jardiland sans avoir bu une gorgée d'eau en plein mois de Juillet. J'avais sept ans !

Sous certains aspects j'en suis conscient, tout cela pourrait passer pour de la maltraitance. Alors, j'ai décidé de prendre les choses en main il y a deux ans, lors de notre emménagement à Paris. Hors de question de les laisser tout gâcher avant ma rentrée au lycée l'an prochain.

Depuis, la vie avait repris son cours et tout se passait plus ou moins normalement, à l'exception près que je refusais catégoriquement d'aller en courses avec l'un ou avec l'autre. J'avais suivi une année de cinquième et de quatrième sans encombres et ma rentrée en troisième s'annonçait réjouissante. Mis à part la lecture des oeuvres de Sarraute, entendons-nous bien.

Emboîtant le pas à mon père, je me rends dans le salon. Ma mère s'affaire aux fourneaux, l'une de ses mèches blondes qu'elle a désespérément tenté de rassembler dans un chignon vite-fait tombant le long de son visage. Elle est belle, ma mère. Elle et mon père se sont rencontrés en boîte de nuit durant leur jeunesse. Je me demande souvent ce qui a bien pu clocher pour qu'ils en arrivent là aujourd'hui, eux qui, sur les albums photos de famille conservés dans les vieilles armoires de ma grand-mère que nous avons gardées, avaient l'air si heureux. Se sont-ils aimés un jour ? Je refuse d'envisager l'autre possibilité. Bien sûr que oui. Comment faire un enfant si l'on ne s'aime pas ? C'est absurde.

Mon père, quant à lui, s'est précipité dans le canapé, l'air de rien, regardant un de ces journaux télévisés qui dramatisent la situation économique du pays alors que j'imagine qu'il serait peut-être temps de s'intéresser à la situation écologique -au bord du gouffre- de la planète.

A ce sujet, j'ai lu il y a peu de temps une pièce de théâtre anglaise, dont le titre a été traduit *Le Naufrage de l'Aube*.³ Je ne me rappelle pas du nom de l'auteur. Simple, mais efficace, elle explique les dangers de notre mode de vie et les conséquences à venir. Des fois, quand j'y pense trop, je ne me sens vraiment pas bien. J'ai l'impression d'être aussi malade que

³ L 'auteur semble avoir oublié la référence.